

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 33 [i.e. 39]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184381>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Porquiè lè tsambès! à ta pliace lài aré ein-mottà la téta, que l'ai fe Féli.

— Te dis bin, Féli, mā la téta étai dza vía!

Un journal français se plaît à mettre sur le dos de la Suisse cette singulière histoire :

« Les guides de la Suisse ont maintenant un moyen infaillible de procurer aux touristes le plaisir de voir des ours, moyennant finance.

On va voir comment s'y prennent ces gaillards au bâton ferré.

F... raconte à ses amis qu'un jour qu'il errait en artiste, sac au dos, à travers les montagnes, il se trouva tout à coup, en tournant un rocher, face à face avec un ours de haute taille. Aussitôt il arma son revolver et visa la bête à la tête, suivant le conseil d'Olivier Cromwell.

— Arrêtez, monsieur, arrêtez ! s'écria vivement celui-ci.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Un ours qui parle le français de M. Littré !

— Mon Dieu, oui, monsieur, répliqua l'ours en s'approchant, mais en ayant soin de garder une distance respectueuse.

— Bon ! mais je ne comprends toujours pas, répliqua le touriste sans désarmer.

— Permettez, reprit l'animal, voici la chose : Je suis un ancien limonadier du Valais. Les affaires n'allant pas, je suis venu ici. Or, les guides du pays se cotisent pour me payer cinquante sous par jour, à condition de jouer le rôle d'ours dans la montagne. Il paraît que cela fait très bien dans le paysage. Si, à ma vue, les voyageurs s'effrayent, les guides intrépides les rassurent et me mettent en fuite. En ce cas, à la fin de la journée, nous partageons, eux et moi, le pourboire de la reconnaissance. Ce n'est pas un mauvais métier, mais il y a des mortes-saisons. »

Il y a quelques années, eu lieu, au Grand-Théâtre de Marseille, la première représentation d'un opéra-comique dû à la collaboration de deux auteurs de cette ville et intitulé : *Les Gardes françaises*. Dans la première scène figurait un amoureux, qui, à l'ombre de la nuit, chantait sa peine sous les fenêtres de sa belle. De temps à autre, il mêlait à son chant un bruyant éternuement, et il expliquait qu'un rhume de cerveau était tout ce qui lui avait valu jusqu'alors son amoureux hommage, rendu souvent à pareille heure.

Deux éternuements passèrent, et l'effet que l'auteur s'était proposé fut atteint : le public se prit à rire. Par malheur, au troisième, un mauvais plaignant du parterre eut l'idée de répondre par un éternuement personnel à celui que l'auteur venait de faire entendre. On crut à une coïncidence fortuite. Mais l'acteur ayant continué son jeu de scène, ce furent trente spectateurs et bientôt tous ceux que contenait la salle qui éternuèrent. Cette fois, le but

fut dépassé, un rire général mit fin à la pièce, qui fut retirée.

Le lendemain, un journal satirique de l'époque ajouta à son compte-rendu de la représentation des *Gardes françaises* un dessin qui montrait les auteurs suivant le convoi funèbre de leur pièce. Au bas, on lisait ce quatrain qui fut attribué à l'auteur des paroles, un homme d'esprit :

Il est des santés si mauvaises,
Qu'un rien les conduit au tombeau ;
Voyez donc les *Gardes françaises*
Mourant d'un rhume de cerveau.

Le *Figaro* reproduit, d'après le *Times*, une curieuse conversation que le maréchal de Mac-Mahon aurait eue en 1860, avec un de ses amis. Ne pouvant la reproduire en entier, nous nous bornons au passage le plus saillant.

C'est le maréchal qui parle :

« C'était à l'époque du voyage de l'empereur en Algérie. Nous étions à Oran et, après dîner, nous entrâmes dans un kiosque où j'avais autrefois l'habitude de m'asseoir. L'empereur, le général Fleury, le général Castelnau et moi étions présents. Le général Fleury entra et sortit, et la conversation eut lieu entre l'empereur et moi : le général Castelnau écoutait. On vint à parler, je ne sais pourquoi, du coup d'Etat du 2 décembre. — Sire, lui dis-je, l'endroit où nous sommes a souvent été témoin de mes réflexions et de mes perplexités. Quand je reçus la nouvelle du coup d'Etat, je fus grandement affligé, je dois l'avouer à l'empereur.

Cette violation de loi m'apparut comme une chose sérieuse et terrible. Je ne suis point un rigoriste absolu. Je sais qu'il ne faut pas toujours obéir à la lettre de la loi. Je comprends que, quand le salut du pays l'exige, quand il n'y a rien autre chose à faire, quand toutes les tentatives ont échoué, je comprends alors qu'on puisse rompre avec la loi, et le salut du pays est alors une excuse pour cette violation. Mais, en 1851, le salut de la France exigeait-il que la loi fût violée ? Il me semble que le président aurait pu arriver à s'entendre avec l'Assemblée, qu'on pouvait employer d'autres moyens qu'un coup de force. »

Les Français ont décidément la manie du calembour ; ils en font à tout prix. Ecoutez :

Calino est allé dernièrement en Angleterre.

De retour à Paris, sa femme lui reproche de ne pas lui avoir écrit.

— J'en avais pourtant bien l'intention, lui a-t-il répondu, mais je ne l'ai pas pu. En arrivant à Douvres, on a jeté l'ancre.

CE N'EST PAS LA DANSE

VI

Naturellement, sous le coup, Jacquot bondit furieux.

Il n'avait pas grande opinion de la force de son adversaire; Julien, lui-même n'en avait guère conscience. Cependant par